



■ Malaria Etouffer les moustiques dans l'œuf

Sur les hauts plateaux du Kenya, la malaria ne règne pas toute l'année. Mais chaque fois, après la longue saison des pluies, une forte épidémie se déclare et fauche d'innombrables êtres humains. Les chercheurs de l'ICIPE ont aussi travaillé sur ce fléau et développé une méthode pour l'endiguer.

Dans la petite ville de Kisii, le commerce est prospère et le marché haut en couleurs. La région environnante est vallonnée, verte et fertile. Ce n'est pas la nourriture qui pose problème, mais la maladie – avant tout la malaria. Plusieurs fois par an, autour de Kisii, des épidémies font rage. Les hôpitaux locaux doivent traiter des milliers de malades. Et les médecins se



débrouillent avec le peu de médicaments dont ils disposent. La population se protège comme elle peut des piqûres avec des moustiquaires.

Mais jusqu'ici, personne ne se posait cette question: d'où viennent au juste les anophèles, ces moustiques porteurs de la malaria?

N'y aurait-il pas un moyen de combattre les moustiques plutôt que la maladie? François Omlin, entomologiste à l'ICIPE, a voulu en avoir le cœur net. Pendant des mois, il sillonne les collines autour de Kisii, observe le terrain et les gens, prélève des échantillons dans les flaques... et finit un jour par trouver une réponse. Elle gisait dans une mare des 'Brickmakers'. Beaucoup de paysans avaient commencé depuis quelques années à produire des briques. La terre glaiseuse de la région s'y prête à merveille. Mais on n'avait pas pensé à un effet secondaire: là où les gens creusent se forment de petites mares, un lieu idéal pour l'incubation des insectes...

François Omlin a analysé l'eau et fait une découverte étonnante: les larves d'anophèles grouillent dans les mares des Brickmakers, bien plus que dans les autres cours d'eau. Il a vite com-

■ Editorial

Solutions pour aujourd'hui, idées pour demain



«Protéger la nature, c'est du luxe», disent les paysans de Kivaa, un village kenyan près de la réserve naturelle de Mwea. S'ils le pouvaient, ils supprimeraient le parc et mettraient sa surface en culture. Sans bêtes sauvages, pas de tsé-tsé: l'équation est simple. Les gens souffrent des mouches qui se multiplient dans le parc et infligent à leurs troupeaux la maladie mortelle du nagana.

Aujourd'hui, nos éco-formateurs vont tenter, avec les paysans, de créer une alliance entre protection de la nature et agriculture. Pour cela, nous préparons avec la population et les autorités du parc un plan pour restreindre la mouche tsé-tsé par des moyens naturels. Il s'agit d'ériger une barrière de pièges entre la réserve et les fermes. Nous ferons d'une pierre deux coups: la productivité agricole augmentera puisque le bétail ne sera plus décimé par le nagana et la réserve naturelle de Mwea sera acceptée par la population locale. La biodiversité ne sera plus menacée. Les paysans ne peuvent s'intéresser à l'importance de la biodiversité que si leurs vaches n'ont plus rien à craindre des terribles insectes.

Hans Rudolf Herren
Président de BioVision et
directeur de l'ICIPE

Suite de la page 1

pris pourquoi. Il manque dans ces étangs les ennemis naturels, comme des poissons et des insectes friands de larves.

Par des investigations minutieuses, Omlin a cherché une méthode écologique contre les larves d'anophèles. La solution a été trouvée. Il suffit de répandre dans l'eau un extrait de l'arbre médicinal neem, et la croissance des larves est bloquée. Elles meurent ou donnent le jour à des moustiques estropiés, qui ne présentent aucun danger pour l'être humain.

François Omlin a poussé encore ses recherches et mis au point un système applicable par les paysans: un sac de toile rempli de poudre de neem. Ce grand 'sachet de thé' est simplement trempé dans la mare. Et le danger est tué dans l'œuf. Avec BioVision, Omlin veut maintenant transmettre le plus vite possible cette méthode facile et efficace aux producteurs de briques et aux paysans. Dans l'espoir d'en voir rapidement les résultats: moins de gens dans les hôpitaux et plus de joie sur les visages.



Adoucir la vie

Le miel d'acacias du Kenya

Dans les petites maisons, il fait bon frais. Un sol en carrelage blanc bien astiqué. Rutilant... on se croirait presque dans une fromagerie suisse! Et pourtant, ce n'est pas du fromage, mais du miel qui coule ici. Nous ne sommes pas dans l'Emmenthal, mais à Mwingi, un village du Kenya. Rose Mbuthi manie avec des mains lestes une machine dans laquelle le nectar est extrait des rayons. Le procédé, spécialement développé par l'ICIFE, donne un miel de haute qualité: 21 tonnes d'Eco-Honey ont été produites par les apiculteurs du village l'an dernier, et presque tout a déjà été vendu. Maintenant, de plus en plus de villages veulent aussi une fabrique de miel comme à Mwingi. Un produit est né de la recherche à l'ICIFE, et de ce produit naît une source de revenu.

Le miel d'acacias de la vallée du Lambwe

Les éco-formateurs sont également passés chez les 'Rumapark Honeymakers'. Leur miel d'acacias est doré et coulant; il vient d'un environnement encore peu abîmé. Traditionnellement, on prend le miel avec beaucoup de fumée, ce qui lui donne un goût âcre et détruit souvent la colonie d'abeilles. Pour éviter cela, les éco-formateurs ont organisé un cours pour les Rumapark Honeymakers, sur des méthodes modernes de récolte. En même temps, une information était fournie sur d'autres produits des abeilles. Les apiculteurs du Lambwe prévoient maintenant une Journée du miel, avec une collecte pour un extracteur. Ils pourront ainsi, comme leurs confrères de Mwingi, transformer eux-mêmes leurs produits et augmenter leurs ressources.

Le poulailler

Halte aux voleurs de poules

A l'heure actuelle, en Afrique de l'Est, des troupeaux entiers sont décimés par la mouche tsé-tsé (voir notre Lettre d'info 2/02). C'est là que l'élevage de volailles, encore assez marginal aujourd'hui, peut jouer un rôle important. Les pertes dues au vol et aux maladies sont énormes, et la production d'œufs reste maigre. Les éco-formateurs de BioVision proposent donc des cours pour un élevage contrôlé. Des volières en treillis et des paniers à poussins protègent contre les vols nocturnes. Une nourriture régulière favorise la croissance et la ponte. La surveillance sanitaire est un point crucial, notamment les vaccins contre la maladie de Newcastle. Pour Biovision, la formation en élevage de poules, affaire délicate, est un engagement sérieux. La priorité reste la lutte contre la mouche tsé-tsé par les pièges.

Moins et mieux

Les mangues de culture intégrée

A Maragwa, un petit village au centre du Kenya, 50 paysans vivent de la culture des mangues. Et comme partout en Afrique, ils doivent se battre contre les parasites et les maladies. Les mouches du fruit et le mildiou détruisent une bonne partie des récoltes. Avant, les paysans employaient des pesticides, qui coûtaient cher et polluaient les rivières. Depuis peu, avec l'aide de l'ICIFE, ils ont passé à la production intégrée. Les pesticides ont cédé la place à des méthodes organiques comme le jus d'oignon ou l'extrait du fameux 'arbre-médecine' neem.

Tom Kameri montre fièrement ses 1200 manguiers: «Bien sûr, la récolte a un peu diminué, mais la production est bien meilleur marché et la qualité est bonne.»



L'agriculture écologique, ça s'apprend. Les éco-formateurs montrent comment ça marche.

■ Un jour dans la vie de

Cheruiyot Kipkorir, gardien au Mwea Park



Parfois, quand je me lève à six heures du matin, un zèbre me regarde par la fenêtre. Ça me fait très plaisir, parce qu'en fait je suis assez seul ici, dans le Parc national de Mwea. Le travail commence à huit heures, ensuite je réunis les autres gardiens dans mon bureau. En tout, nous sommes treize et comme je suis le chef, je dois coordonner les activités. Je décide des rondes à faire, et tout le reste.

Notre tâche la plus importante, c'est de patrouiller dans le parc. Il y a toujours des paysans qui s'introduisent pour braconner ou ramasser du bois, ce qui est bien sûr strictement interdit. Il y a quatre semaines, nous avons mis la main sur un homme qui s'apprêtait à scier des arbres entiers. Il voulait en

faire des poteaux et les vendre. Nous l'avons remis à la police et il a passé trois mois en prison. Pour la chasse, les peines sont encore plus lourdes, c'est pour cela que les braconniers deviennent plutôt rares.

Mon rêve, ce serait de réimplanter l'hippopotame. Il vivait ici dans le parc jusqu'aux années 70, puis il a disparu. Ou plutôt: il a été éliminé. Ce qui me ferait plaisir, ce serait d'avoir un peu plus de touristes par ici ... mais comme nous avons tellement de mouches tsé-tsé, le camping n'est vraiment pas indiqué. Alors avec BioVision et l'ICIPE, nous voulons maintenant installer des pièges, et je suis confiant: nous parviendrons à maîtriser ce problème.

Depuis tout petit, je voulais déjà être gardien de parc. A Kericho, où j'ai grandi, j'observais des antilopes. Elles sont restées longtemps mes animaux préférés, et je voulais absolument trouver un job avec des antilopes autour de moi. J'ai fait une formation de gardien, et maintenant je suis depuis 14 ans dans ce métier. Nous devons changer tous les deux ans; le Parc national de Mwea est ma sixième place. Le plus beau, c'était celui du Mont Kenya, le Mwea vient ensuite: même s'il n'est pas grand, je suis très heureux ici.

Le seul défaut, c'est que je vois trop peu ma famille. Mais tout de même: pendant les vacances scolaires, les enfants viennent ici et bien sûr, ils adorent la vie dans le parc. Je regarde comment ils observent les animaux, exactement comme je le faisais dans mon enfance. Et je me dis: un de mes fils marchera sûrement sur mes traces. En tout cas, j'espère.

Erik Thurnberr



Dans les réserves naturelles, les mouches tsé-tsé peuvent se multiplier et inoculer la maladie mortelle du nagana au bétail.

■ Alliance nature-agriculture Contre la mouche tsé-tsé

En Afrique, les parcs nationaux et les réserves naturelles totalisent 900'000 km². Soit 21 fois la surface de la Suisse ! Pourtant, ces réserves n'abritent qu'une petite partie de la faune et de la flore africaines. Au Kenya, par exemple, 70% des animaux sauvages vivent en dehors des zones protégées. C'est-à-dire sur des terrains agricoles. L'autorité chargée de protéger la faune et la flore est le Kenya Wildlife Service (KWS). Un de ses derniers projets s'occupe du conflit entre protection de la nature et agriculture. Dans la réserve de Mwea, des éco-formateurs, des chercheurs, des gardiens et des paysans travaillent ensemble: ils cherchent à combattre par des moyens naturels et durables (notamment des pièges) la maladie mortelle nagana.



■ Prix Tyler

H.R. Herren reçoit le top des prix écologiques

Le 4 avril, Hans Rudolf Herren recevait à Los Angeles – avec deux autres scientifiques renommés, Yoel Margalith et Richard Doll – le Prix Tyler doté de 200'000 dollars. Herren est ainsi récompensé pour sa contribution exceptionnelle à la recherche environnementale, notamment ses progrès dans la lutte écologique contre les énormes problèmes de parasites en Afrique. Les travaux du chercheur suisse, selon le comité du prix, ont également permis de limiter l'usage de pesticides, et d'offrir ainsi une contribution importante au maintien d'un environnement sain.

Créé en 1973, le Prix Tyler récompense chaque année des personnalités de pointe dans la recherche environnementale. C'est l'une des distinctions les plus renommées dans ce domaine. Elle a par exemple été attribuée à Jane Goodall, la fameuse spécialiste des chimpanzés, et Paul J. Crutzen, le découvreur du trou d'ozone. Le seul Suisse à l'avoir reçue jusqu'ici est le climatologue Hans Oeschger, décédé en 1998.

Hans Herren se sent très honoré d'être inclus dans ce cercle de grands scientifiques. Il se réjouit surtout de savoir

que son engagement écologique se trouve ainsi reconnu. Jusqu'ici, il avait été distingué pour son combat contre la faim – qui lui avait valu notamment le Prix mondial de l'alimentation en 1995. Mais depuis toujours, il s'est consacré à l'environnement aussi. Les méthodes qu'il a développées contre les maladies parasitaires ont toujours une optique écologique, qui considère la nature comme un tout et aide à résoudre les problèmes de manière douce.



■ Résistance naturelle aux virus

Le retour du manioc

Les tubercules de manioc sont le pain des pauvres sur le continent noir. Les feuilles sont consommées comme légume. Dans les années 80, le virus mosaïque s'est propagé en Afrique, frappant le manioc: la plante s'affaiblit, les feuilles se rétrécissent et les racines ne gonflent pas. Beaucoup de paysans ont ainsi abandonné cette culture. Mais aujourd'hui, il existe des variétés résistantes au virus.

L'ICIPE, à l'ouest du Kenya, en a testé et amélioré une série. Les éco-formateurs de BioVision amènent dans les villages des boutures de manioc résistant, que les paysans vont planter dans leurs champs.



BIOVISION
cp 164, CH-1000 Lausanne 13
ccp 87-408333-2
Tél. 021 612 00 80
info@biovision.ch
www.biovision.ch

Merci de votre aide!

Votre soutien permet à BioVision de réaliser des projets écologiques. Nous espérons pouvoir vous y associer durablement.

Un grand merci pour votre versement au ccp 87-408333-2

